

CAUSERIE DE QUÉBEC

Je travaille en ce moment à une étude sur quelques-uns des ouvrages de Jules Verne.

En lisant ces récits à la fois sérieux et fantastiques, mais toujours intéressants, dans lesquels l'esprit a souvent de la peine à saisir le point précis où s'arrête l'action de la science et où commence l'imagination féconde de l'auteur; en analysant les impressions que faisaient naître en moi ces résultats presque merveilleux obtenus au moyen de combinaisons parfaitement rationnelles d'ailleurs, et n'ayant contre elles que leur présente non-actualité, je me suis naturellement reporté aux siècles qui nous précèdent, en me demandant ce qu'auraient pensé nos aïeux d'un ouvrage qui leur eût laissé entrevoir seulement le demi-quart des merveilles que la science a produites de nos jours.

Lorsque, au quinzième siècle, Copernic découvrit et entreprit de démontrer son système planétaire, quel étonnement, quelle incrédulité même ne provoqua-t-il pas! La plupart de ses thèses furent regardées comme absurdes; et lui-même ne fut-il pas qualifié d'illuminé? Et cependant, aujourd'hui, dans les livres les plus élémentaires, on trouve ce grand système, naguère si combattu, expliqué aux enfants comme vérité irréfutable, mis à la portée de tous, accepté par tout le monde.

Au siècle suivant, Galilée développe la même idée, enseigne le même principe et démontre les mêmes faits. Sa découverte des propriétés du télescope, que Mélius n'avait fait qu'entrevoir, lui permet de porter ses regards plus loin que Copernic, et d'aller, dans l'immensité de l'espace, suivre et indiquer l'orbite des planètes, pendant que, à l'aide du pendule qu'il invente, et sans quitter la surface du globe, il trouve de nouvelles preuves à l'appui de son système. Et cependant, la plupart de ses assertions sont regardées, par ses contemporains, comme les produits d'une imagination surexcitée, comme des rêves enfantés par un cerveau évidemment mal équilibré. Ses lois de la pesanteur sont acceptées avec la même défiance, et il n'y a pas jusqu'à son thermomètre dont on ne révoque en doute les qualités palpables, pour ainsi dire. On le traite de visionnaire, on le combat, au point qu'il en vient à hésiter lui-même sur l'exactitude de ce qu'il enseigne. Mais, à la fin, la science est plus forte, et il meurt avec sa conviction. *E pure si muore.*

Eh! oui, la terre se meut; qui en doute aujourd'hui? Demandez au moindre élève de première année, il vous répondra. Essayez de prouver la fausseté de cette assertion au plus petit savant, il se moquera de vous comme on s'est moqué de Galilée et de Copernic lorsqu'ils tentaient d'en établir la vérité.

Et, sans parler de Toricelli qui invente le baromètre; de l'immortel Newton, qui découvre les lois de la gravitation, et qui affirma cette vérité, alors méconnue, aujourd'hui universellement acceptée, que tous les corps s'attirent les uns les autres en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré de leur distance, arrivons aux découvertes plus récentes et aux étonnantes applications de la science moderne.

Qu'eussent pensé les contemporains de Pepin, de Newcomen, de Watt, si on leur eût fait passer devant les yeux les prodiges accomplis de nos jours par la vapeur? Et, pour ne pas sortir de ce grand dix-neuvième siècle qui a toutes les audaces en même temps que toutes les vanités; qui, comme l'Illiade, contient les plus belles choses à côté des naïvetés les plus ineffables, voyons un peu comment il a encouragé, ou plutôt découragé les plus précieuses découvertes. Le grand Napo-

léon, ce héros d'or et d'argile, n'a-t-il pas méconnu, comme le plus humble des mortels, l'importance de l'invention dont Fulton venait lui faire hommage? Et ce grand homme—plus grand que Napoléon lui-même, puisque le génie qui érige vaut mieux que celui qui détruit—n'a-t-il pas dû subir toutes les humiliations, toutes les misères, avant de pouvoir faire signer à l'humanité un contrat dans lequel elle avait tout à gagner?

George Stephenson, l'inventeur des locomotives, est encore venu prouver que le grand siècle des lumières n'y voit pas toujours clair du premier coup. On ne comprenait pas ces immenses découvertes; on reculait effrayé devant les perspectives insondables qu'elles ouvraient au regard habitué à des horizons plus restreints. Et cependant, aujourd'hui, qui s'étonne de voir les vaisseaux franchir les mers comme on traversait autrefois une rivière? Qui songerait à nier la puissance et les avantages de la locomotive en face de ces réseaux de voies ferrées qui déroulent leurs ceintures brillantes sur tous les points de notre globe?

Qui pourrait nier l'importance de l'aérostation, en présence des immenses services rendus par cet art si utile, lors du dernier siège de Paris? Jamais les ailes de la Renommée n'auront porté un nom plus haut que celui des frères Montgolfier.

Mais j'en viens à la plus grande découverte de notre siècle, celle de l'application de l'électricité à la télégraphie. Qu'eût-on pensé, il y a cinquante ans, d'un auteur qui aurait expliqué, dans un ouvrage sérieux, le fonctionnement du télégraphe de Morse; ou qui aurait osé parler de la transmission d'un mot à travers l'Atlantique, de New-York à Liverpool, dans trente-cinquièmes de seconde! Et pourtant, cette merveille s'accomplit tous les jours, à chaque heure, à chaque instant. Et croyez-vous que l'électricité ait dit son dernier mot? Qui sait, d'ici à vingt ans seulement, à quels perfectionnements cette application peut arriver? La science marche à pas énormes. On a supprimé les chevaux de la diligence, les rames et les voiles des vaisseaux; on a presque réussi à se passer du combustible encombrant, c'est-à-dire qu'une quantité insignifiante de pétrole mêlée à la vapeur d'eau fournira un foyer de chaleur d'une puissance extraordinaire; la vapeur sera tout à la fois la cause et l'effet—et cette admirable application sera due à un de nos compatriotes; on a supprimé les distances, les hauteurs et les profondeurs; pourquoi vouloir présomptueusement indiquer le point où le perfectionnement doit s'arrêter? Pourquoi l'électricité, cette force effrayante qui pulvérise en un mot les corps les plus durs; qui, sans laisser de traces extérieures, change toute la constitution chimique d'un objet, pourquoi l'électricité ne ferait-elle pas ce que la vapeur fait aujourd'hui? On n'a pas encore trouvé, mais on trouvera; et lorsque Jules Verne décrit la machine du *Nautilus*, il fait une description qui sera vraie, au pied de la lettre, j'en suis convaincu, dans trente ou quarante ans, peut-être dans dix ans. Le *Nautilus* n'existe pas, je l'admets, mais il existera; et nous marchons si vite, dans ce siècle, qu'entre l'idée et le fait, on n'a que juste le temps de concevoir l'une avant de voir l'autre se dresser devant le regard étonné.

Voilà des choses bien sérieuses pour une causerie; mais je les crois bonnes et instructives: c'est là mon excuse.

NAPOLÉON LEGENDRE.

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladie de bronches, maux de Gorge et Consomption, produisent toujours l'effet désiré.—Lafond et cie. 25 cents la boîte

RECETTES.—ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Moyen de s'assurer si un appartement est humide.—Broyez de la chaux vive telle qu'elle est au sortir du four; mettez-en une livre dans un vase, placez ce vase dans la pièce dont vous voulez vérifier la salubrité, où vous le laisserez pendant 24 heures. Pesez-le ensuite. Si vous retrouvez, en défalquant le poids du bocal, votre livre de chaux avec $\frac{1}{4}$ d'once d'augmentation de poids, la pièce est saine et peut être habitée. Si, au contraire, vous retrouvez votre chaux avec une once ou plus d'augmentation de poids, la pièce est malsaine et ne peut être habitée sans inconvénient. Il convient surtout de faire subir cette épreuve aux maisons nouvellement construites.

Nettoyage des cadres dorés.—On enlève à l'aide d'un plumeau toute la poussière qui couvre les cadres; on les nettoie ensuite avec une petite éponge fine, humectée d'une eau de savon très-légère: cette opération délicate demande à être faite avec le plus grand soin. Si l'on craint d'altérer la dorure, on emploie le procédé suivant: on mélange ensemble deux ou trois blancs d'œufs et 15 à 20 grammes d'eau de javelle. Les blancs d'œufs sont bien battus, on trempe une brosse douce dans ce mélange et on en frotte légèrement les cadres, surtout dans les parties où la dorure a le plus perdu de son éclat.

Remède contre les piqûres d'abeilles, guêpes et autres insectes.—Pour détruire instantanément l'enflure que produit la piqûre des insectes, ainsi que les orties, il suffit de frotter les piqûres avec le suc de la première plante aromatique que l'on a sous la main, comme thym, serpolet, menthe, marjolaine, romarin, etc., etc. Si ces plantes étaient trop sèches, on les humecterait avec un peu de salive, ou on les mâcherait et on emploierait de même le marc qu'on obtiendrait ainsi. L'essence de térébenthine a eu des succès complets contre les piqûres des guêpes. Un oignon coupé et appliqué sur les piqûres de guêpes, fait disparaître très-promptement la douleur. Le suc de pavot, de la capsule ou de la tige, produit le même effet.

LES ÉCOLES CHEZ LES ROMAINS

Les écoles romaines relevaient souverainement de l'empereur; nul ne pouvait être admis à enseigner, sans avoir fait ses preuves devant un conseil composé de maîtres experts et présidé par les magistrats. Des établissements publics disposés pour cet objet leur étaient spécialement affectés. A côté des diverses salles appropriées à l'auditoire et aux études, ces établissements contenaient des jardins plantés d'arbres et de bains, afin que la jeunesse pût s'y former à la gymnastique et aux exercices corporels, dont les Romains faisaient une estime si grande et si méritée.

Un panégyrique de l'empereur, prononcé en 297 par Eumènes, lors de la restauration de l'école d'Autun, nous fournit les détails suivants:

Sous le portique du vaste édifice qui servait de gymnase dans cette ville, et que l'on désignait sous le nom d'école Méniennienne, on avait peint sur les murs des cartes géographiques indiquant la situation des villes, des fleuves, des mers, des golfes, les batailles historiques et autres particularités de ce genre. Les jeunes écoliers, grâce à cette méthode, qui, en développant leur patriotisme, appelait le secours des sens en aide au travail de l'esprit, apprenaient ainsi de bonne heure les progrès des armes de la république, leurs succès et leurs revers, les quartiers d'hiver et d'été de la milice en campagne, et enfin la grandeur et l'étendue de l'empire.

Nous voyons aussi qu'à Bordeaux, ainsi qu'à Milan et probablement ailleurs, les femmes, comme les hommes, étaient admises à recevoir l'enseignement public.

Quant au régime administratif et disciplinaire de l'intérieur, l'organisation des établissements d'instruction créés par les Romains offre plus d'un trait de ressemblance remarquable avec celle que reçurent plus tard les universités du moyen âge. Les écoles d'Athènes, si célèbres dans l'antiquité, fournirent le premier modèle de cette organisation et lui donnèrent sa terminologie. A la tête de chaque gymnase était un chef appelé *gymnasiarque*, assisté

de plusieurs officiers désignés sous les noms de *proscholes*, *antéschales* et *hypodidascoles*, qui veillaient à la fois sur les maîtres et sur les élèves. Leur mission était de coordonner et de régler l'action des professeurs ou régents. La *proschole* présidait spécialement à l'éducation physique et à la discipline intérieure. Les maîtres particuliers étaient nommés *pédagogues*.

Les écoliers eux-mêmes se divisaient d'abord par nations, suivant la diversité de leur langue ou de leur patrie. Arrivés à l'école où il venaient étudier des différents points de l'empire, ils commençaient par se grouper sous cette loi naturelle d'affinité, aidés en cela par une classe spéciale de parasites, qui, dans le principe, et chez les Grecs, prenaient le titre de *prostates* (*diatribôn prostatai*), et qui finirent par se régulariser sous celui de *procureurs*. Dans l'intérieur de l'école on distinguait trois classes de disciples, à savoir: les externes ou élèves libres, les *convictores* ou pensionnaires, et les *alimentarii* ou boursiers, jeunes gens sans fortune, entretenus, comme chez les modernes, par la munificence publique ou par la libéralité de quelques particuliers. A Rome (et l'on peut vraisemblablement appliquer sous ce rapport l'induction de l'analogie aux écoles provinciales), un rescrit de Valentinien soumettait les étudiants étrangers à une surveillance particulière. Ils étaient placés sous l'autorité du magistrat appelé le *maître du cens*, espèce de préfet de police. Chacun d'eux devait être muni d'un passeport ou lettre du gouverneur de leur province natale, contenant la déclaration de leur nom, de leur patrie, de leur âge, de leur qualité, du genre d'étude auquel ils voulaient s'adonner, etc. Le maître du cens était chargé de viser ces pièces, de tenir registre des impétrants, de veiller sur leur conduite, et de ne pas souffrir que leurs études ou du moins leur séjour se prolongeât au-delà de l'époque où l'écolier avait atteint l'âge de vingt-cinq ans.

VARIÉTÉS

Un marbrier avait gravé sur une pierre tumulaire:

« Ci-gît M. Z..., mort à l'âge de quarante-cinq ans. »

La veuve se récrie et exige que, au lieu de: « mort, » on mette un autre mot rendant la même idée.

—Allez-vous mieux « enlevé à sa famille, » ou « décédé? » demanda le marbrier.

—Oui, répond la veuve en soupirant, je préfère « décédé... » « mort, » c'est trop triste!

La scène se passe à bord pendant une traversée très-mauvaise.

—Est-ce qu'il n'y a pas de danger? demande une dame inquiète au capitaine.

—Aucun, affirme le capitaine avec assurance. Je connais tous les récifs de la côte.

A ce moment un craquement épouvantable se fait entendre. On vient de toucher le fond.

—Tenez, poursuit le capitaine avec tranquillité, précisément en voilà un!

Quel est le premier homme? demande un maître d'école à l'un de ses élèves.—C'est Washington, répond celui-ci; il fut le premier dans l'art militaire, le premier en politique, le premier... Non, non, dit le maître, c'est Adam qui fut le premier homme... Oh! répond l'élève, si vous allez parler des étrangers, je veux bien supposer qu'Adam fut le premier des hommes....

ÉNIGMES DES GHILOFS

Les Ghiolofs, habitants de la Sénégalie, se livrent à une espèce de jeu d'esprit qui consiste à se proposer mutuellement des énigmes, comme on faisait en Égypte, à Babylone, et chez la plupart des peuples antiques:

—Qui est-ce qui aperçoit le premier l'étranger, et ne lui donne pas à souper?

—C'est le sommet de la case.

(Le sommet du toit découvre le voyageur avant aucun habitant, mais il ne lui prépare point à souper. Cette pensée est évidemment inspirée par le caractère hospitalier des Ghiolofs.)